

# METHODE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

*Aspect général de la copie :*

1. **Elle doit faire entre 5 et 10 pages d'une écriture "normale"**, ni celle d'une fourmi, ni celle d'un éléphant, si tant est que fourmis et éléphants consignent par écrit leurs réflexions philosophiques. En dessous de 5 pages, le correcteur est content car la copie est vite lue, vite corrigée; le candidat le sera moins au retour de sa copie, car -d'expérience- une trop grande brièveté rime la plupart du temps avec une pauvreté de la pensée, le correcteur risquant alors d'être aussi avare en points que le candidat l'a été en phrases (et en travail). Au dessus de 10 pages, le correcteur au baccalauréat se rappelle soudainement qu'il est mal payé, qu'il n'a pas fait les courses et qu'il n'a pas sorti le chien (ou autres animalcules domestiques). Une dissertation n'est pas un essai philosophique. Mais (of course) elle ne se note pas non plus au kilo. Toutefois, il vaut mieux être dans le second cas que dans le premier.

2. **Votre écriture doit être lisible**, car, cela va de soi, une écriture illisible, ne peut être lue, et une copie qui ne peut être lue...je vous laisse conclure.

3. **L'orthographe doit être parfaite** (si la perfection est de ce monde). Une copie pleine de fautes perdra des points. Cela est aussi absurde que de se voir refuser un emploi parce qu'on n'a pas mis une cravate ou parce que notre chemise n'est pas repassée. Vous avez un an pour repasser ce prêt-à-porter de la pensée, quand bien même vous mépriserez les costumes.

Passons maintenant à des choses plus... "sérieuses".

## TRAVAIL PREPARATOIRE ET ANALYSE DE LA QUESTION

C'est là que se décide la qualité de votre dissertation.

Là où, en Lettres, une écriture élégante peut réussir tant bien que mal à masquer une analyse trop confuse de la question, il n'en est rien dans une dissertation philosophique. **Vous ne pouvez commencer à rédiger si vous n'êtes pas au clair avec la question posée, si vous n'avez pas réussi à dégager le problème que cette question pose.**

**Si la question ne vous semble poser aucun problème, si tout semble aller de soi, alors dites-vous que le sens de cette question vous a échappé.** On ne pense que si l'on fait face à une contradiction, sinon on s'en tient à un simple bavardage plaisant. La valeur d'une dissertation dépend donc de sa capacité à mettre au jour les données du problème : or, ce problème, il ne faut pas le chercher ailleurs que dans la question.

On vous conseille souvent de reformuler la question : cela ne veut pas dire paraphraser purement et simplement cette question ou lui substituer une autre question (dans ce cas, on est hors-sujet) mais en faire l'analyse.

En effet, la plupart du temps, la solution de facilité consiste à essayer à tout prix de fuir la question, car bien sûr, la question qu'on vous pose, comme toute question digne de ce nom, est embarrassante. Ainsi, ne tournez jamais les talons devant une question, quand bien même elle vous semblerait totalement inintelligible : la meilleure défense est encore l'attaque.

En pratique, tournez les talons devant une copie, quelle forme cela prend-t-il ? (puisque il faut bien commencer par vous dire ce qu'il ne faut pas faire pour, ensuite, vous donner l'exemple de ce qu'on attend de vous)

Soit un sujet d'annales pris au hasard :

*La contrainte est-elle le contraire de la liberté ?*

Surtout, **ne commencez pas par rechercher des exemples** :

1. Ne commencez pas par vous demander ce que Kant, Hegel ou Tartanpion ont pu dire sur la question. Si vous faites cela vous substituerez de vagues opinions sur la question à une véritable réflexion : *selon un tel, la liberté, c'est ça...Selon un autre, qui n'est pas d'accord avec lui, c'est ça...etc.* Ce genre de copie finissant généralement sur un relativisme tiède qui fait grincer les dents du correcteur : *Comme on peut le voir chacun à son point de vue sur la question* (ce qui laisse supposer que, si ça ne tenait qu'à vous, vous préféreriez aller boire un petit café pour oublier tous ces propos d'ivrognes, qui vous font une belle jambe. Je vous laisse apprécier l'impression sur laquelle vous laissez votre correcteur)

Il n'est pas interdit, bien entendu, de citer des thèses à l'appui de votre réflexion (au contraire) mais celles-ci doivent venir appuyer votre raisonnement et non s'y substituer.

2. Pire encore : ne commencez pas par rechercher dans votre expérience personnelle ce qui pourrait "illustrer" la question que l'on vous pose.

Ne racontez pas votre vie : une copie n'est pas un confessionnal.

**Attention**, cela ne veut pas dire qu'une copie est désincarnée. On attend de vous une réflexion personnelle et originale mais réfléchi par soi -je ne vois pas d'ailleurs comment on pourrait réfléchir autrement- ne veut pas dire raconter sa vie. Vous pouvez employer la première personne du singulier mais cela ne doit pas prendre la valeur d'un argument d'autorité. Ainsi les expressions : *Je pense que... Pour ma part... Quant à moi... A mon avis...* sont à proscrire. Premièrement, si vous pensez, on se doute que c'est vous et pas le voisin ; par conséquent, c'est inutile de le signaler au correcteur. Plus sérieusement, en employant de telles expressions, vous laissez supposer que ce qui va suivre ne tient qu'à vous et, pire encore, qu'il s'agirait de vous croire sur parole puisque c'est vous qui le dites. C'est là un argument d'autorité et un correcteur ne courbera pas plus l'échine devant vous, quelque grande puisse être votre autorité, qu'il ne croit sur parole un Kant ou un Hegel, comme nous l'avions vu précédemment.

Dans les deux cas, l'exemple ne fait donc jamais preuve. Ainsi, ne commencez pas par rechercher des exemples.

Voilà maintenant une petite astuce qui vous signalera, à tout coup, que vous vous contentez de juxtaposer des exemples à la suite les uns des autres :

Vous vous contentez de consigner des cas, des "faits divers", sans aucune unité, si vous multipliez dans votre copie les expressions suivantes :

***quelquefois...parfois...souvent...des fois...mais pas toujours...ensuite...puis...***

Ces "petits mots", si innocents en apparence, révèlent que vous collectionnez des faits sans chercher à en dégager le sens. Vous racontez des histoires, sans faire apparaître le problème de la question, sans en dégager le sens et la logique.

A contrario, il y a aussi des "petits mots" qui sont le signe que vous tentez de construire un raisonnement, que vous vous efforcez d'analyser la question, que votre pensée fait l'épreuve de contradictions réelles:

***(si...alors)...par conséquent.. car....cependant...toutefois...mais...***

Toutes ces expressions jointes à un cheminement interrogatif (ex: *Si la liberté ne peut être pensée sans la contrainte, est-ce à dire qu'on est libre que sous la contrainte ? Ne serait-ce pas paradoxal de définir ainsi la liberté?....*) marque que vous essayez de faire l'épreuve logique de la question, que votre pensée ne tient rien pour évident avant de l'avoir examiné, de l'avoir mis à l'épreuve du questionnement.

Maintenant que nous savons ce qu'il ne faut pas faire, vous attendez impatiemment de savoir ce qu'il faut faire. Dans le travail préparatoire, il s'agit d'analyser la question : de cette analyse sortiront naturellement l'introduction et le plan logique du développement, celui-ci n'étant que le prolongement de la trame posée par l'introduction.

## Comment analyse-t-on un sujet ?

Qu'est-ce qu'analyser la question ? C'est dégager le problème qu'elle implique et qui la motive. Une analyse bien menée, en effet, montre à quel point il y avait un sens à se poser la question, dans la mesure où on ne saurait en finir avec cette question en y répondant spontanément. Ce temps de l'analyse correspond au moment du « brouillon ». C'est un moment décisif car, tant que vous n'êtes pas au clair avec le(s) problème(s), il est inutile de commencer à rédiger.

**Qu'est-ce qu'un problème ? Il y a problème à partir du moment où vous découvrez une contradiction au cœur de la question**, où deux réponses, aussi valides l'une que l'autre, s'affrontent et renvoie l'une à l'autre sans qu'il soit possible, semble-t-il, de dépasser cette opposition.

### 1/ L'Étonnement face au sujet.

La première approche de la question doit être un étonnement radical. Trop souvent, les candidats du bac prennent la question comme une hypothèse dont les termes seraient évidents, univoques et non problématiques. Or, tout au contraire, chacun des termes de la question doit être interrogé et ne va aucunement de soi. Autrement dit, on ne vous demande pas d'apporter des exemples capables de valider la question posée ou de l'infirmar ; on attend en premier lieu que vous en analysiez les divers sens possibles afin de dévoiler tous les aspects du problème posé. En ce sens, on ne vous demande pas d'adhérer ou de récuser l'hypothèse : il s'agit avant tout d'interroger sa signification dans ses moindres aspects. Plus cette analyse est précise et scrupuleuse, plus vos arguments seront pertinents et riches. Autrement dit, **le candidat qui interroge le moindre aspect de la question possède déjà, du fait de cette analyse, tous les arguments qui vont nourrir son développement.**

Voici plusieurs exemples possibles d'analyse préparatoire :

#### « La vérité dépend-elle de nous ? » (bac S, session 2003)

- Comment faut-il entendre le verbe « dépendre » ici ?

1/ Dire que la vérité « dépend » de nous, cela peut signifier qu'elle procède de nous, que nous serions l'origine de la vérité ; autrement dit, que sans « nous », sans l'esprit humain et la conscience qui l'anime, parler de vérité n'aurait aucun sens. Ici, nous nous demandons donc si, oui ou non, la vérité est une création de l'esprit. Ainsi, dire que la vérité « dépend » de nous, ce serait laisser entendre que notre esprit a le pouvoir de décider de la vérité. Or, est-ce le cas ? La vérité d'une idée est-elle suspendue au fait que nous la reconnaissons ou non ? Nous appartient-il vraiment de décider de ce qui est vrai ou pas ? Je puis bien dissimuler la vérité, refuser de l'affronter ; mais dépend-elle vraiment de nous au point où nous pourrions décider souverainement, selon notre caprice, de ce qui est vrai ou de ce qui ne l'est pas ?

2/ Cela peut aussi signifier qu'il « dépend » de nous de l'approcher, de l'effort que nous faisons pour tendre vers la vérité. Dans ce cas, la question interroge la volonté ou le désir que nous avons de la vérité. Le verbe « dépendre » ici nous met en face de notre responsabilité : la vérité ne prend sens que si je fais effort pour la rechercher ; la vérité ne serait rien sans l'effort par lequel nous la reconnaissons. Or, en quelle mesure la vérité peut-elle cesser d'être si nous ne la reconnaissons ?

Dans les deux cas, on laisse supposer que la vérité n'a de réalité que dans la mesure où l'esprit la crée ou la recherche. Une telle hypothèse donc laisse supposer que la vérité est purement relative à notre pensée, qu'elle ne saurait être définie comme un absolu, ayant une réalité séparée de la connaissance qui la poursuit.

3/ Or – et c'est là que nous commençons à affronter la difficulté, si l'on admet que « la vérité dépend de nous », comment entendre cette dépendance ? Faut-il l'entendre comme le fait que nous aurions la liberté infinie de forger la vérité, selon l'arbitraire de notre caprice ? Si elle dépend de nous, la vérité est-elle donc notre invention ? Nous appartient-il d'en décider comme nous le voulons ? Autrement dit, si la liberté « dépend » de notre jugement ou de notre pensée, lui est-elle pour autant soumise ? Ou bien faut-il interpréter cette dépendance (le second sens évoqué plus haut) comme l'exigence même sous laquelle nous nous plaçons afin d'ordonner notre pensée à la recherche de la vérité ? Dans cette perspective, la vérité serait ici suspendue à la recherche et au désir qui lui donne tout son sens et toute sa valeur.

- Autre difficulté : on nous parle ici de « la » vérité. Mais de quelle vérité parle-t-on ? Ne peut-on envisager qu'il existe divers ordres de vérités, distincts dans leurs sens et leurs exigences ?

Ainsi, une vérité mathématique, tel que  $2 + 2 = 4$ , dépend-elle vraiment de notre jugement et de la reconnaissance que nous lui accordons ? Comme le disait Grotius (penseur du 17<sup>ème</sup> siècle), « Dieu lui-même ne peut faire que deux plus deux ne soit pas égal à quatre ». Autrement dit, n'y a-t-il pas un ordre de vérité dont la nécessité s'impose à notre esprit sans qu'il en fasse le choix ? N'y a-t-il pas des vérités qui contraignent notre esprit ?

De même, face à une vérité qui prend la forme de l'évidence, puis-je dire encore que la vérité dépend de moi ? N'est-ce pas plutôt ma pensée qui, toute entière, est soumise à l'évidence qui s'impose avec force à notre jugement, sans qu'aucun doute ne soit, semble-t-il, permis ?

Par contre, est-ce la même chose de se demander si une vérité de raison dépend de nous et si une vérité dans l'ordre religieux dépend de nous ? En quel sens parlera-t-on de « dépendance » dans ces deux cas ?

D'autre part, dans l'ordre éthique, voire politique, la vérité s'impose-t-elle à notre esprit avec la force d'une évidence mathématique ?

- Autre difficulté : comment entendre ici le « nous » engagé dans la question ?

On laisse supposer ici, semble-t-il, que la vérité n'est pas une quête individuelle mais peut-être essentiellement collective. En effet, supposons que je vive dans une époque et une société où tout est fait pour me détourner de la vérité et me maintenir dans l'illusion, pourrais-je, isolément et solitairement, rechercher la vérité ? Ne serait-ce pas naïf de le croire ? Dès lors, le désir de la vérité n'est-il pas tributaire d'une certaine situation politique ?

A contrario, ne pourrait-on pas estimer que la vérité dépend justement de l'effort par lequel je me sépare des évidences communes, de l'ensemble des certitudes que « nous » admettons sans même les interroger ?

Cette analyse détaillée des moindres aspects de la question posée nous permet de dégager ainsi tout un ensemble de questions et d'arguments, qu'il s'agit par la suite de rassembler et d'ordonner logiquement, afin de construire l'introduction. Elle nous donne, de même (comme nous le verrons), la trame (le squelette) de notre développement.

Avant cela, prenons un autre exemple d'analyse.

Soit la question :

« **La contrainte est-elle le contraire de la liberté ?** » (Sujet du bac ES, session 1992)

- D'emblée, la réponse à cette question semble s'imposer comme une évidence. En effet, la contrainte n'est-elle pas, par définition, ce qui vient limiter notre liberté ? Examinons ce point toutefois.

Qu'est-ce qu'on entend par contrainte ? Et toute contrainte est-elle nécessairement la négation de notre liberté ?

- Par « contrainte », je pourrais entendre ce qui vient empêcher mon action. Mais est-ce suffisant pour la définir ou bien encore, la contrainte ainsi définie est-elle la négation de ma liberté ? Ainsi, si j'ai décidé demain d'aller me promener et que, le jour dit, la pluie vient contrarier mon projet, mon action est bel et bien empêchée, mais s'agit-il d'une contrainte, au sens fort du terme ? Pour que je l'interprète comme tel, il faudrait que j'attribue une intention à la pluie. Autrement dit, tout ce qui limite mon action ne prend pas nécessairement le sens d'une contrainte.

Par contre, si ce n'est pas la pluie qui empêche mon action mais l'interdiction formelle que mes parents ont opposé à mon projet, n'aurais-je pas là le sentiment vif que ma liberté est contrariée ? En ce sens, il n'y a pas contrainte uniquement parce que mon action rencontre une limite : j'éprouve cette limite comme une contrainte parce qu'elle procède de la volonté d'un autre, volonté qui s'oppose à la mienne. Ainsi, la contrainte consiste dans la négation de ma liberté par une autre liberté qui interdit son expression. Ceci nous conduit à affronter une curieuse conclusion : la liberté est, semble-t-il, à elle-même sa propre limite ; seule une liberté peut contraindre une autre liberté. Curieux paradoxe : la contrainte est certes le contraire de la liberté mais elle est aussi et avant tout l'effet même d'une liberté qui s'impose aux autres et vient en limiter l'expression. Comment alors opposer encore liberté et contrainte, si la seconde est l'effet remarquable de la première ?

- Autre difficulté : **Toute** contrainte contredit-elle nécessairement la liberté ? Ne devons-nous pas distinguer diverses formes de contraintes qui n'ont rien en partage ? Interrogeons ici diverses formes de contrainte.

- Pour construire un bâtiment, je dois bien tenir compte d'un ensemble de « contraintes » qui conditionnent mon entreprise : résistance des matériaux, nature des sols, etc. Or, qu'entend-on ici par « contraintes » ? Celles-ci sont-elles vraiment des limites à ma liberté ? Ne sont-elles pas plutôt l'expression des conditions nécessaires à mon action, conditions qui, loin d'interdire cette action, sont les conditions même de sa réalisation. De telles contraintes ne menacent ainsi mon action que si (et uniquement si) je les ignore (si je veux construire un bâtiment sans m'être préalablement inquiété de la nature des sols, mon action risque d'être compromise). L'intelligence des contraintes réelles qui déterminent notre action est ainsi ce qui rend possible notre liberté et non pas ce qui la nie.

- Les lois, ainsi, peuvent être interprétées comme des contraintes. En effet, parce qu'il y a des lois, mon indépendance trouve sa limite : je ne puis faire ce que je veux, si l'on entend par là agir selon mon caprice. Cependant, si elles limitent mon indépendance, si elles sont bien des contraintes en ce sens, les lois sont-elles pour autant et nécessairement la pure négation de ma liberté ? Dans un Etat de droit, les lois ne limitent notre indépendance que dans la mesure où cette limite est la condition de possibilité de notre liberté. En effet, si chacun agissait comme il l'entend, tout le monde serait indépendant et nul ne serait libre, car la liberté de chacun menacerait la liberté de tous. Autrement dit, contraindre la liberté, entendue comme indépendance, c'est paradoxalement ici rendre possible la liberté. La contrainte des lois rend ainsi possible la liberté. Loin d'être le contraire de la liberté, la contrainte en est ici la cause.

- N'est-il donc pas nécessaire de distinguer des contraintes arbitraires et des contraintes légitimes ? Sera dite légitime, la contrainte qui peut être reconnue par la raison de tous. Qu'est-ce qui assure cette reconnaissance ? Justement le fait que la contrainte serve la liberté, au lieu de la nier. En ce sens, on peut dire qu'une contrainte légitime est une limite que la volonté se donne à elle-même et non une limite qui s'impose à elle extérieurement. Autrement dit, on pourrait dire que la contrainte cesse d'être le contraire de la liberté si (et seulement si) cette contrainte procède de notre volonté. Est arbitraire, au contraire, toute contrainte qui, loin d'être reconnue par notre raison et notre volonté, nie l'affirmation de l'une comme de l'autre.

Dès lors, ne devons-nous pas distinguer la contrainte que nous subissons purement et simplement, de la contrainte que nous choisissons ? Ne puis-je être amené ainsi à « me » contraindre moi-même et cela, au nom de ma liberté ? Prenons un exemple familier : qui a le sentiment d'être le jouet d'une passion (exemple : la passion du jeu) qui l'entraîne malgré lui dans des excès que sa raison désavoue ou bien encore qui a le sentiment d'être l'esclave d'un appétit qui s'impose à lui comme une nécessité (exemple : la cigarette, l'alcool, etc.), peut faire le choix de se contraindre et de contrarier son inclination au nom de ce que sa raison lui dicte et afin de reconquérir sa liberté perdue. Ainsi, c'est au nom de notre liberté que notre volonté contraint certains de nos désirs ou certains de nos appétits : vouloir, c'est avant tout se contraindre soi-même et ainsi, faire choix de soi-même. En ce sens, la contrainte que l'on se donne à soi-même peut être l'expression du choix que nous faisons de nous-même et de la forme de nos actions.

- Quelles sont ces formes de contraintes que l'on se donne à soi-même et qui peuvent apparaître comme l'expression de notre liberté ? En art, par exemple, toute œuvre est inséparable d'un ensemble de contraintes que les artistes se donnent à eux-mêmes en vue de leur création. Autre exemple : dans l'ordre de la connaissance, je puis bien dire que la vérité, d'autant plus quand elle prend la forme d'une évidence rationnelle, contraint ma pensée. Ainsi, une évidence telle que  $2 + 2 = 4$ , s'impose à l'esprit et le contraint du fait même de son évidence. Or, cette contrainte rationnelle est-elle la négation de ma liberté ? N'est-elle pas, au contraire, la règle et le principe qui rend possible ma pensée et qui fonde toute connaissance ?

- Sur quelle forme de liberté, dès lors, peut bien ouvrir ces contraintes dont nous faisons choix ? N'est-ce pas là le sens même de l'autonomie ? Ainsi, un être autonome est un être libre, non pas dans le sens où il ne connaîtrait aucune limite à son action ni aucune règle (une telle liberté risquant d'ailleurs d'être une illusion), mais dans le sens (auto-nomos) où cet être fait le choix de la règle à laquelle il obéit. Le fait de se contraindre soi-même peut bien participer d'une telle exigence d'autonomie.

**[Remarque d'importance :** comme nous le découvrent ces deux exemples d'analyse de sujet, tous les arguments que vous développerez par la suite procède de cette analyse rigoureuse du moindre aspect de la question et plus cette analyse est détaillée, plus votre questionnement cernera le problème engagé avec finesse.

L'analyse du sujet suppose donc que vous soyez particulièrement attentifs aux termes de la question. Autre exemple : une question qui s'ouvre par l'expression « Peut-on... ? » ne place pas son objet sur le même plan qu'une question qui s'ouvre par l'expression « Faut-il... ? » D'un côté, on se pose une question de possibilité (est-il possible de... ?); de l'autre, on se pose une question de légitimité (est-il légitime de... ?). On peut, d'ailleurs, dans ce type de question, faire jouer ces deux conditions.

Exemple de sujet : « *Peut-on vivre sans foi ni loi ?* » ; il peut être judicieux, au fil de la réflexion, d'interroger, par-delà la question de la possibilité, celle de la légitimité d'une telle revendication : « *Outre la question de savoir s'il est ou non possible de « vivre sans foi ni loi », on est droit de se demander si cela est légitime ou non, voire même simplement souhaitable de vivre sans foi ni loi...* ». Toutefois, si vous devez accorder de l'importance aux termes de la question, vous ne devez surtout pas les figer dans une définition close sur elle-même dès l'introduction. Exemple avec le sujet « *La contrainte est-elle le contraire de la liberté ?* » : si, dans l'analyse et l'introduction, vous définissez chaque terme du sujet séparément, vous courez le risque de fermer le problème au lieu de l'ouvrir. En vous posant une question, on laisse au contraire supposer que les termes en jeu sont susceptibles de recevoir des définitions multiples, voire contradictoires (et c'est justement ce qui fait que la question se pose). Ainsi, en interrogeant l'idée de « contrainte », vous découvrirez qu'une telle idée peut engager des sens divers : soit que l'on pense la contrainte comme « ce qui nie le choix », comme « ce qui fait obstacle à l'action », comme « les conditions qui déterminent telle ou telle réalisation », etc. Au travers de ces exemples, on voit que tout l'enjeu de la réflexion est de faire jouer divers sens, parfois contradictoires, des termes engagés par la question. Or, c'est là ce qui sépare le concept du mot défini : il y a « concept » toutes les fois où un même terme engage une pluralité de sens contradictoires. L'enjeu de la dissertation va être de penser la relation entre ces divers sens.]

## 2/ Synthèse du problème et idées directrices du plan.

L'analyse précise du sujet étant faite, cette analyse esquisse déjà la problématique de votre introduction, ainsi que les hypothèses qui guideront chacune des parties de votre plan.

Exemple pour le sujet : « **La vérité dépend-elle de nous ?** » (cf. analyse précédente).

### a/ Position du problème :

Qu'est-ce que nous supposons si nous admettons que la vérité dépend de nous ? Une telle hypothèse laisse entendre que la vérité est purement relative à l'esprit qui l'interprète, voire qu'il y aurait autant d'interprétations possibles de la vérité qu'il y a de jugements pour l'apprécier. Or, en rendant ainsi la vérité relative à notre jugement, en considérant la vérité comme une création de notre esprit, ne lui retire-t-on pas tout son sens ? Nous appartient-il en effet de décider arbitrairement et selon notre caprice de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas ? N'y a-t-il pas ainsi une vérité propre des idées qu'affronte notre pensée, telle que cette vérité s'impose dans sa nécessité et dans son universalité au jugement de toute homme ? Ainsi, puis-je dire ainsi qu'une évidence rationnelle, telle qu'une vérité mathématique, dépend de nous ?

**Toutefois**, n'y a-t-il vraiment aucun sens à estimer que la vérité dépend de nous ? Si elle ne dépendait aucunement, dans le sens où elle serait ainsi étrangère à notre esprit, comment pourrions-nous simplement la rechercher et, plus encore, la reconnaître ? Ne peut-on estimer ainsi que la vérité prend sens à partir de l'effort rationnel qui cherche à l'élucider ? Ne dépend-elle pas ainsi de nous, si l'on entend par là que la vérité est l'expression par lequel la raison humaine se cherche elle-même et met l'épreuve ses propres principes ? Ne sommes-nous pas, en ce sens, responsables de la vérité et ne dépend-elle pas de nous ainsi, de l'effort par lequel nous la recherchons ?

**[Remarque d'importance** : une bonne problématique, comme on le voit ici, consiste en quelque sorte à justifier qu'il y avait bien lieu de se poser une question. Comment ? En mettant en évidence deux types d'argumentation, l'un qui fonde l'hypothèse engagée, l'autre –seconde temps de la problématique- qui ordonne un certain nombre d'objections. Il y a bien, dès lors, problème, dans la mesure où ce questionnement nous conduit autant à accorder l'hypothèse qu'à la récuser. Tout le développement à la suite approfondira cet argumentaire et, autant que possible, résoudra la dite contradiction]

### b/ Idées directrices du plan.

L'analyse et la problématique permettent de dégager les idées directrices qui ordonneront chaque partie de votre développement et répondront précisément à la question posée. Attention : chacune de vos parties élabore une réponse cohérente et argumentée de la question, tel que les arguments que vous développez dans ces parties se rapportent précisément à la question posée. On vous accuse de hors-sujet toutes les fois où l'on ne comprend quel lien unit votre réflexion au problème précis qui vous est posé.

Exemple (avec le sujet-type évoqué plus haut) :

Idée directrice de la première partie :

Estimer que la vérité dépend de nous, ce serait la rendre relative à nos jugements et à nos opinions, et donc lui retirer tout son sens. En ce sens, la vérité est-elle relative à notre jugement ou ne s'impose-t-elle pas plutôt à ce jugement du fait de l'évidence avec laquelle elle s'affirme ou bien des preuves qui la garantissent ?

Idée directrice de la seconde Partie :

Ne peut-on estimer, cependant, que la vérité dépend bien de nous, dans le sens où elle prend forme par la recherche même qui lui donne sens et fonde son caractère de vérité ? Quelle réalité aurait en effet la vérité en dehors de la pensée qui lui donne sens et réalité ? Ne sommes-nous pas, en ce sens, responsables de la vérité ? Et ne dépend-elle donc pas ainsi de la méthode et des preuves qui garantissent sa valeur et son universalité ?

Idée directrice de la troisième Partie :

D'autre part, ne peut-on dire que la vérité dépend bel et bien de **nous**, dans la mesure où sa recherche n'est jamais une quête solitaire et individuelle, dans la mesure où elle suppose un dialogue de raison entre les hommes et des conditions politiques et sociales qui rendent possibles pour chacun sa recherche. Autrement dit, la vérité ne dépend-elle pas ainsi d'une raison partagée entre tous les hommes et non de mon jugement particulier et de l'exercice solitaire de ma pensée ?

**[Remarque d'importance :** notez à quel point la forme interrogative marque la progression de la réflexion. Ce n'est pas une simple « question de style » : la forme interrogative est l'expression d'un effort logique pour mettre à l'épreuve une hypothèse donnée et marque ainsi le caractère incessamment problématique de votre réflexion. Dès lors, une bonne copie est une copie qui est tendue par la dynamique d'un questionnement incessant.]

## L'INTRODUCTION

Si le travail préparatoire d'analyse a été mené comme il se doit, vous tenez déjà votre introduction, qui n'est que le prolongement de cette problématisation. Une bonne introduction fait apparaître par un jeu de questions qui portent sur le moindre aspect du problème posé toute la portée du dit problème. En ce sens, une bonne introduction dégage **pleinement** l'étendue du problème que l'on vous soumet.

J'ai souligné « pleinement ». Pourquoi ? Parce que une dissertation est vraiment mal partie si elle se contente d'une introduction « gadget » : une introduction n'est pas un vague préambule qui précède la réflexion et repousse l'élucidation du problème pour plus tard. Une telle introduction, qui fuit la question au lieu de l'analyser, et cela au travers d'un propos aussi vague que rhétorique, ne fait que trahir le fait que le problème posé n'a tout simplement pas été compris.

Exemple d'introduction « bidon » : Soit le sujet évoqué plus haut, « La contrainte est-elle le contraire de la liberté ? »

« De tout temps, les hommes ont désiré être libres (depuis qu'ils ont du poil aux jambes...). C'est vrai que la liberté est un problème et que nul ne veut être contraint, car la contrainte nous empêche de faire ce que nous voulons.

C'est pourquoi nous allons demander : est-ce que la contrainte est ou non le contraire de la liberté ? »

Ce qui précède n'est pas une introduction mais du remplissage pour faire durer le temps (et vite en finir : « secret story » vient de commencer à la télé...on ne va quand même pas rater ce grand moment dans l'histoire de l'humanité pour une saloperie de dissertation...)

En quoi consiste donc une « bonne » introduction ? Certes, chaque question engage un problème singulier, distinct de tout autre. Mais – et je vous le montre par l'exemple à la suite, la démarche et les divers moments logiques, par lesquels vous faites apparaître le problème posé, sont toujours identiques. Voilà donc trois exemples. A Chaque fois, je souligne en gras les connecteurs logiques qui signifient les similitudes dans la démarche et dans la forme du questionnement attendu :

Soit sujet : « **La contrainte est-elle le contraire de la liberté ?** »

**Spontanément,**<sup>1</sup> l'opposition entre contrainte et liberté semble tomber sous le sens. C'est une évidence car, en effet, comment pourrai-je être libre tout en étant sous le coup d'une contrainte ? Autant dire qu'un prisonnier dans son cachot est libre. Ainsi, il semble bien qu'il y ait dans l'idée de liberté quelque chose qui nie radicalement toute idée de contrainte. En ce sens, être libre, ce serait agir sans que notre action ne soit jamais empêchée.

**Cependant,**<sup>2</sup> en reconnaissant comme négation de ma liberté toutes formes de limites et d'obstacles qui restreignent mon action, tout ne risque-t-il de prendre alors la forme de la contrainte ? Toute contrainte, par ailleurs, est-elle nécessairement le signe de ma servitude ? Ne peut-on être ainsi amené à se donner à soi-même des contraintes, à se contraindre, et cela afin justement d'affirmer notre liberté ? Qu'est-ce qui distingue, dès lors, une contrainte qui nie ma liberté et une contrainte qui la rend possible ?

**Il semble bien que nous soyons devant une difficulté :**<sup>3</sup> **d'un côté**, on ne saurait, semble-t-il, interpréter la contrainte que comme le contraire de la liberté ; mais, **d'un autre côté**, on peut légitimement se demander si une telle opposition radicale ne rend pas abstraite notre liberté, nous empêchant de penser la diversité des contraintes qui, loin d'interdire nécessairement notre action, peuvent apparaître au contraire comme la condition de possibilité de notre liberté.

**Afin de faire face à ce problème, nous nous efforcerons de définir**<sup>4</sup> en propre la contrainte et de nous demander en quelle mesure elle nie notre liberté ; puis, dans un second temps, nous verrons en quelle mesure la contrainte peut procéder de notre volonté elle-même et être le signe de notre liberté ; enfin, nous verrons, que la contrainte ne nie notre liberté que lorsque elle procède paradoxalement de la liberté d'un autre, qui nous impose sa volonté arbitrairement.

Soit le sujet suivant : « **Le savoir est-il une condition du bonheur ?** »<sup>5</sup>

**Si le savoir était une condition suffisante du bonheur, qui ne chercherait pas à savoir ?** Le malheur est que le savoir à lui seul ne promet aucunement le bonheur et cela, sans doute, pour une raison simple : du bonheur, y a-t-il en effet une science certaine possible ? Qui peut prétendre m'en donner un savoir certain ? Le bonheur n'est-il pas toujours ainsi le fruit d'une heureuse rencontre, d'une belle fortune, d'une disposition incertaine ? Par conséquent, comment le savoir qui éclaire des relations nécessaires, pourrait-il se saisir de ce qui est par essence contingent et singulier ? Mais l'ironie ne s'arrête pas là : ne peut-on même soupçonner que le savoir soit la raison de notre malheur ? Le bonheur n'exige-t-il pas, en effet, une certaine illusion, un certain aveuglement ? Tout bonheur n'implique-t-il pas une certaine insouciance et, ce faisant, aussi, une heureuse ignorance ?

Faut-il, **toutefois**, s'en tenir à une telle haine de la raison, en opposant bonheur et savoir ? Si le savoir n'est pas une condition suffisante du bonheur, n'en est-il pas pour autant une condition nécessaire ? En effet, comment pourrais-je atteindre au bonheur sans être éclairé sur ma condition et sur le monde dans lequel s'insère mon action ? Notre malheur n'est-il pas la conséquence de l'illusion et de l'ignorance dans lesquelles nous sommes maintenus ? Mon bonheur n'est-il pas, en ce sens, sous condition d'une intelligence capable d'éclairer ma perfection en propre et de me faire tendre vers une liberté créatrice ?

**Nous faisons bien face à une difficulté :** **d'un côté**, le bonheur est, semble-t-il, trop singulier et engage des conditions trop contingentes, pour pouvoir être l'objet d'un savoir, a fortiori d'une science, qui puisse nous le promettre ; **d'un autre côté**, puis-je espérer être heureux si je suis dans la totale ignorance du monde et de moi-même ? N'est-ce pas par la connaissance du monde et de moi-même que je pourrais donner forme et réalité à mon bonheur ?

**Dans un premier temps**, nous verrons en quelle mesure il n'est pas de science certaine du bonheur, puis nous nous efforcerons de montrer que l'intelligence de soi et du monde est la condition

<sup>1</sup> Première étape de l'introduction : je fais face à l'hypothèse engagée et j'interroge la façon dont on peut y répondre avec bon sens.

<sup>2</sup> Second temps de l'introduction : je soumet l'hypothèse précédente à un jeu d'objections, afin de faire apparaître le problème.

<sup>3</sup> Troisième temps : je rassemble la difficulté à laquelle nous devons faire face.

<sup>4</sup> Dernier temps de l'introduction : j'annonce les idées directrices de chacune de mes parties, ces idées étant clairement rapportées au problème que l'on me pose.

<sup>5</sup> Pour les deux introductions qui suivent, vous noterez comment la démarche logique, démarche que je souligne, est la même que pour la première introduction, c'est-à-dire : 1/ je m'étonne face à la question 2/ je fais objection à moi-même 3/ je rassemble le problème 4/ j'annonce le plan.

de l'action heureuse ; enfin, nous nous demanderons en quelle mesure un savoir peut ou doit se donner le bonheur pour fin ultime.

Soit le sujet suivant : « **Peut-on être plus ou moins libre ?** »

On est libre ou on ne l'est pas. **Comment pourrait-il, en effet, y avoir des degrés en matière de liberté et quelle règle pourrait nous permettre de prendre la mesure de ses variations ?** Si l'on admettait ainsi qu'il y a, en matière de liberté, du « plus » et du « moins », cela reviendrait à admettre qu'il y a un sens à parler de demi-libertés ou de liberté « conditionnelle ». Dès lors, comment admettre des degrés à la liberté sans l'attédir ? Comment garder un sens à la liberté en la soumettant à la molle rationalité du « plus » et du « moins » ? La liberté n'est-elle pas une exigence absolue, qui ne se négocie pas ?

**Toutefois**, si l'intuition de la liberté exige une telle radicalité, qu'en est-il d'une telle liberté que nous revendiquons ? Est-elle seulement possible ou bien condamnée à demeurer un rêve puéril ? En posant la liberté comme l'exigence d'une indépendance radicale, hostile à toute mesure, on court le risque, dès lors, de la rendre aussi impossible qu'absolue. En ce sens, une liberté sans degré n'est-elle pas aussi une liberté dont on ne peut éclairer les moyens nous permettant de la conquérir ? Ce faisant, poser la liberté comme un absolu nous prive de l'intelligence de ses conditions de possibilité, des moyens capables de nous libérer, de transformer ce vieux rêve en une réalité concrète.

**Nous devons ainsi faire face à la difficulté suivante** : d'un côté, si l'on admet des degrés, du « plus » et du « moins » en matière de liberté, il semble qu'elle perde son sens ou devienne l'idéal tiède du cadre moyen en mal de congés payés ; de l'autre, si nous nous refusons à penser des degrés de liberté, la liberté devient une fin irrationnelle, dont on ne pourrait déterminer les conditions de sa réalisation effective.

**Face à cette difficulté, nous verrons dans un premier temps** comment l'idéalité de la liberté repousse toute mesure ; puis nous nous interrogerons sur les limites d'un tel absolu, essayant d'interroger les conditions d'une liberté en acte ; enfin, nous verrons comment la liberté en bousculant la juste mesure de la raison lui donne en même temps sens et pertinence.

## LE DEVELOPPEMENT

### Qu'en est-il du plan et du développement ? comment dégager des parties ?

Tout simplement, en prolongeant le travail préparatoire, en allant jusqu'au fond des hypothèses dégagées auparavant dans ce travail et dans l'introduction. En effet, si l'introduction pose les termes du problème, il rest dans le développement à dégager les arguments qui fondent les thèses en présence. Et ceci en remettant en jeu ces hypothèses en jeu pour les mettre encore à l'épreuve. J'aime à dire souvent qu'un cours est comme une salsa, un pas en avant, deux pas en arrière : et bien, il en est de même dans une dissertation ; on n'en a jamais fini d'examiner une hypothèse, et **la rappeler sans cesse pour la mettre à l'épreuve, c'est aussi témoigner à son lecteur qu'on tient la question à bras le corps, cette question et pas une autre.**

Exemple d'un début de première partie, toujours avec le sujet-test, « la contrainte est-elle le contraire de la liberté ? » :

*Là où commence la contrainte, finit la liberté. Cela est, comme nous l'avons déjà souligné, une évidence que seul un esprit particulièrement doué à manier des arguments spécieux pourrait s'amuser à remettre en cause. "La liberté dans la contrainte", ce genre de paradoxe est plus goûté par les tyrans que par ceux qui respectent encore un tant soit peu le bon sens et qui attribuent un sens au mot de liberté.*

*En effet, on ne peut parler de liberté sans impliquer l'idée de choix, comme l'acte et l'exercice qui donne sens à la liberté. Or, si je suis contraint de faire ce que je fais, c'est donc que je ne le choisis pas, et ne le choisissant pas, comment pourrais-je alors être dit libre ? En ce sens, je puis être dit libre uniquement s'il ne dépend que de moi d'agir ou de ne pas agir, d'affirmer quelque chose ou de le nier, sans que rien ne détermine ma volonté dans sa position. C'est bien ainsi que Descartes définit la liberté dans les Méditations métaphysiques : on ne peut parler de liberté, selon Descartes, que tant qu'aucune force ne me contraint à choisir ce que je choisis. ...etc...*

**Remarque :** Vous voyez que quand je fais intervenir une thèse, je le fais **au fil du raisonnement**, pour venir appuyer ce raisonnement, et non pour s'y substituer.

**Seconde remarque d'importance :** Les hypothèses que le développement examine ne doivent en aucun cas être isolées. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je sais que l'on vous donne souvent comme conseil -bateau de faire un plan comme suit : *thèse-antithèse-synthèse*. Or, vous comprenez ça de la façon suivante : soit le sujet que je vous propose :

première partie : Oui, liberté et contrainte s'opposent

Seconde partie : Non, c'est pas vrai -ou pas toujours-

Troisième partie : p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'on (de toute façon, je m'en contrefouts -du moins c'est ce que vous laissez supposer)

En partant ainsi d'un plan "préfabriqué", vous risquez de tomber dans le travers que j'ai signalé auparavant : un enchaînement d'exemples sans aucune unité, plaqués sur un plan factice.

On n'attend pas de vous que vous disiez "oui" ou "non" mais que vous mettiez à l'épreuve des arguments.

**Autre remarque d'importance :** J'ai dit que vous deviez sans faire retour sur le problème; de même, marquez sans cesse les progrès de votre démonstration, **faites des transitions d'une partie à l'autre qui justifient votre démarche**. Exemple :

*La liberté, comme nous venons de le voir, semble ne pas pouvoir être pensée autrement que comme indépendance radicale. Mais, dans quelle mesure une telle indépendance n'est-elle pas une chimère ? Car, enfin, celui qui agit doit bien faire l'épreuve de limites, et ne peut-on pas dire que tout ce qui existe est fini, ce faisant limité ? Si on pense la liberté comme indépendance radicale, on risque d'identifier toute limite à une contrainte, et ainsi se donner une liberté, certes totale, mais aussi fantasmagique qu'elle est absolue.*

**Le meilleur de ménager les transitions d'une partie à l'autre est encore, comme vous le voyez, d'adopter un style interrogatif.**

Ce questionnement marque justement que vous n'en avez pas fini avec la question. Les bonnes copies sont souvent des copies où le candidat ne cesse de se poser des questions. Il ne s'agit pas bien sûr de poser des questions à tout prix pour le plaisir du point d'interrogation (*Quel temps fera-t-il demain ? Y-aura-t-il de la neige pour Noël ? Quand sortira le dernier Blueberry ?...*) Toutes ces questions doivent s'enchaîner logiquement et s'inscrire dans la perspective de la question initiale.

## LA CONCLUSION

**Et la conclusion, me direz-vous ?**

Rassemblez les axes de votre démonstration en les faisant apparaître clairement. De deux chose l'une : soit la conclusion couronne brillamment la démonstration qui précède en la rassemblant, en la condensant ; soit elle est votre dernière chance de corriger une argumentation parfois obscure. Un point curieux : j'ai souvent remarqué, dans mon expérience de correcteur que la conclusion donnait lieu à des manifestations étranges : le candidat, genre "pas très sûr de lui", sentant qu'il n'a pas mené sa barque à bon port et voulant faire un dernier « coup d'éclat » avant qu'elle ne prenne l'eau, signale tout à coup sa personne par un "A mon avis " ou un "Quant à moi ", qu'il voudrait le plus insolent possible, de la même façon que le condamné à mort retire le bandeau de ses yeux pour fixer celui qui lui assénera le coup fatal. Ne le faites pas car, malgré toute la déférence que j'ai pour l'épreuve de la dissertation, il y a des choses bien plus graves auxquelles on doit réserver et opposer notre insolence. D'autre part, quand bien même vous voudriez jouer le rôle du condamné, vous ne me ferez ni endosser l'habit du bourreau ni, d'ailleurs, partager ses remords.

